

STATION ACCUEIL BRIGITTE KLINKERT

Bonjour et bienvenue aux Dominicains de Haute-Alsace. Je suis Brigitte Klinkert, présidente de l'association de gestion de ce patrimoine classé monument historique. Les Dominicains ne sont plus un lieu de culte mais un centre culturel, principalement destiné à la musique, labellisé par le Ministère de la culture Scène Conventionnée pour la Musique.

Les Dominicains de Haute-Alsace sont une propriété du conseil général du Haut-Rhin, faisant partie des grands sites du Rhin supérieur tout comme le Château du Hohlandsbourg, le Parc de Wesserling et l'Ecomusée d'Alsace, tous trois situés à proximité.

Vous voici aux Dominicains, un couvent au destin exceptionnel où auraient pu se croiser, si le temps était figé, des frères prêcheurs, des vendeurs de poissons à la criée, des ouvriers textiles et le grand Rostropovitch.

Pour commencer cette visite, nous vous proposons de vous diriger en direction du cloître, qui était autrefois un lieu de prières et de recueillement.

Nous vous recommandons de suivre la visite dans le sens qui est proposé, car vous trouverez des repères correspondant aux chiffres des chapitres de votre audioguide.

Soyez curieux, tendez l'oreille et passez une agréable visite aux Dominicains.

STATION CLOITRE

Les pierres de grès des Vosges soupirent...Ecoutez-les : elles vous racontent sept cents ans d'histoires.

Ce cloître est celui d'un ancien couvent de dominicains, des frères prêcheurs. L'ordre mendiant était composé de frères installés en ville pour prêcher et vivre de la mendicité. Il avait été fondé à Toulouse au début du XIII^e siècle par saint Dominique et avait pour vocation principale de combattre ce qu'on appelait l'hérésie cathare. Il se développa rapidement après sa création, notamment dans toute la vallée rhénane. Présent à Strasbourg dès 1224, il s'installa à Guebwiller en 1294 sous la protection de l'abbaye de Murbach, remarquable édifice roman situé à six kilomètres d'ici.

Cette installation a été relatée par écrit par un frère prêcheur : « Le mercredi suivant le saint dimanche des Rameaux, le révérend seigneur Berthold, un comte de la lignée des Falkenstein, abbé et supérieur du chapitre de Murbach, ainsi que l'honorable conseil au complet et la communauté de Guebwiller, accueillirent et admirèrent en ville les pères dominicains. Comme ils n'avaient pas encore d'endroit pour construire un couvent et une église, on leur céda la maison de la douane et ses dépendances. »

La construction du site commença par l'église dédiée à Saint-Pierre et Saint-Paul, en 1306.

Au XV^e siècle, le couvent fut transformé suite à la réforme de l'ordre, visant à rétablir une plus stricte observance de la règle ecclésiastique. C'est à cette période que fut construit le clocheton de l'église. En 1525, lors d'un soulèvement populaire contre les seigneurs et l'Eglise, appelé la « révolte des rustauds », le couvent fut pillé. Il le fut à nouveau un siècle plus tard lors de la Guerre de Trente ans par des troupes impériales et franco-suédoises.

Aux XVII^e-XVIII^e siècles, le frère dominicain Séraphin Dietler rédigea une chronique du couvent, ayant passé une partie de sa vie à l'étude historique des Dominicains de Guebwiller. Il indiquait que le site était doté, avant ces dévastations, d'une bibliothèque comprenant de précieux ouvrages qui attiraient de nombreux chercheurs.

La situation du couvent s'améliora en 1680 avec l'annexion des terres de Murbach par le royaume de France. Les différents chantiers de reconstruction et d'agrandissement furent financés par l'abbé de Murbach, toujours protecteur de cette communauté qui connut son apogée en 1690, avec 27 religieux, pères et frères laïcs.

STATION - NEF

D'architecture gothique, l'église mesure 57 mètres de long jusqu'au fond du chœur sur 20 de large. Au XV^e siècle, les églises deviennent plus vastes grâce à l'utilisation d'une armature de fer, et les fenêtres plus grandes laissent pénétrer une lumière abondante. Celle-ci a été construite dans un souci de sobriété pour exprimer l'idéal de pauvreté et favoriser la prédication. Elle est structurée en deux parties : le chœur, qui abritait les offices de la communauté, et la nef, réservée aux fidèles. La séparation des deux espaces, sacré et laïc, se fait par un jubé.

La constitution dominicaine de 1228 précise que les églises de l'ordre ne doivent pas excéder 30 mètres de haut et que la couverture ne doit pas être en pierre, sauf pour le chœur et la sacristie. Cette église fait donc 21 mètres de haut, avec un plafond en bois, secret de son acoustique exceptionnelle.

Nombre d'éléments d'origine n'existent plus, tels les vitraux originaux, offerts en 1438 par de nobles familles de la région, ou le mobilier ecclésiastique vendu à la Révolution française comme bois de chauffage.

Les Dominicains de Guebwiller possèdent le plus bel ensemble de peintures murales conservées dans la vallée du Rhin supérieur. Les récentes restaurations ont mis au jour une riche iconographie murale. Les dominicains prêchaient la foi prônée par Rome et faisaient de leurs peintures murales une pédagogie simple et accessible aux fidèles souvent illettrés. Ces peintures représentent des scènes relatives au discours dominicain, notamment sur l'exemplarité de la vie du Christ et sur la vie de saint Dominique. Les quatre murs de l'église en étaient couverts.

Nous vous invitons à découvrir ces peintures en vous dirigeant vers le fond de la nef, du côté de la plus grande fenêtre d'Alsace.

STATION - MUR OUEST

Entièrement restauré en 2004, le mur ouest, qui fait face au jubé, est représentatif de l'iconographie de la nef de Guebwiller. On peut y observer les trois périodes de réalisation des peintures : une première médiévale, une deuxième de la fin de la Renaissance et une troisième baroque. Toute la difficulté lors d'une restauration est de savoir quelle période conserver, car les peintures de différentes époques sont souvent superposées les unes aux autres. Dégager la période médiévale implique parfois de renoncer aux deux couches postérieures. Un vrai dilemme qui nécessite une grande expertise.

La période médiévale est caractérisée par deux grands formats de part et d'autre de la grande fenêtre, représentant les saints Christophe et Oswald.

Saint Christophe, vêtu d'une longue robe à écailles lobées, porte sur le bras gauche l'enfant Jésus. Invoqué comme intercesseur en cas de mort subite, il faisait l'objet au Moyen âge d'une grande vénération, notamment des voyageurs pèlerins. Quant à saint Oswald, il est le patron des moissons dont les grains de blé étaient stockés dans le grenier, au-dessus du plafond.

Des donateurs sont représentés aux pieds des saints. L'acte de donner était une pratique des plus courantes au Moyen âge. Les dons faisaient l'objet de cérémonies publiques et étaient à l'origine d'un véritable rituel symbolique qui passait par la parole, par les gestes et par l'iconographie. C'est dans cet

esprit qu'on trouve les représentations des donateurs sur les peintures murales aux côtés des saints. Le don était un acte rédempteur grâce auquel le donateur pensait s'assurer une place au paradis. Car la donation obligeait les chefs supérieurs, devenus débiteurs des donateurs, à témoigner de leurs bonnes œuvres lors du jugement dernier.

La guirlande florale agrémentée de petits anges qui suit le pourtour de la partie haute de la baie date du XVIIIe siècle. Elle est typique de l'esprit baroque. On retrouve le même type d'ornement autour de certaines fenêtres hautes de la nef. Il en va de même pour l'illustration du thème de l'Annonciation, qui se situe au niveau du chœur, au-dessus du jubé, que vous pouvez voir en vous retournant.

L'Annonciation symbolise la conception de Jésus. Elle a été peinte en 1711 dans un style baroque caractérisé par l'usage de couleurs chaudes et vives qui vont du rose au blanc en passant par le bleu. Sa composition présente deux mondes : celui, visible et terrestre, de Marie, et celui, invisible et céleste, de Dieu, incarné par Gabriel qui transmet son message à Marie. Les dessins de l'arc triomphal sont en trompe-l'œil pour imiter le marbre et renforcer le sentiment d'élévation.

Nous vous proposons de vous rendre sous le jubé afin de découvrir comment se tourna définitivement la page religieuse des Dominicains de Guebwiller.

STATION - SOUS LE JUBE

Le jubé est cette pièce maîtresse qui sépare la nef des fidèles du chœur des frères. D'une part, il permet aux laïcs de lire en images certaines scènes de la vie du Christ grâce à ses riches peintures; d'autre part, il les empêche de voir la communion. Au plus bas de la travée la plus à gauche, on remarque une crucifixion du Christ datée du XIVe siècle. Au-dessus de cette crucifixion, un chapelet d'autres : celles de saint André et de Saint-Pierre, la tête en bas, ainsi que le martyr de saint Jean nu dans une cuve, la décapitation de saint Jacques, le martyr de saint Barthélémy écorché vif et la décollation de saint Paul.

Sur la dernière travée, encore une crucifixion du Christ entouré de la Vierge, de saint Jean, des quatre pères de l'Eglise et de grands fondateurs d'ordres monastiques au Moyen âge. On voit aussi saint Nicolas dotant trois filles pauvres, saint Dominique recevant le bâton de prêcheur de saint Pierre, et saint Martin partageant son manteau.

Ces peintures, les plus anciennes de l'église, ont été restaurées pour la première fois lors de la Seconde Guerre mondiale par les Allemands. Le IIIe Reich envoya des spécialistes chargés de répertorier les trésors des nouveaux territoires conquis. C'est ainsi que furent réalisés les premiers relevés en 1941, actuellement conservés aux archives départementales de Colmar.

La vie au couvent de Guebwiller ne fut pas un long fleuve tranquille : cinq siècles de vie communautaire traversée par les aléas de l'Histoire prirent fin avec la Révolution française qui sonna le glas des Dominicains, qui n'étaient alors plus que 15 au couvent.

Populaires auprès des habitants, ils ne sont toutefois pas inquiétés par les pillages consécutifs à juillet 1789. Mais en novembre, les propriétés religieuses deviennent biens nationaux et début 1790, les ordres religieux sont supprimés. Les frères sont sommés de quitter le couvent. Certains se rendent à celui des capucins de Belfort, d'autres regagnent leur famille. Les dominicaines du couvent voisin Saint-Michel, fondé peu après celui des dominicains et aujourd'hui disparu, connaissent le même sort. Un orgue Silbermann, qui avait été installé en 1745 sur le jubé, est acquis par l'église mixte de Wasselonne. L'église et le couvent sont vendus aux enchères.

Ainsi se tourne la page religieuse de ce couvent. Mais une autre, tout aussi passionnante, s'ouvre : la page musicale. Pour la suivre, il faut prendre de la hauteur et emprunter le grand escalier rouge qui se situe derrière la porte centrale du jubé, donnant accès au chœur supérieur.

STATION - CHOEUR SUPERIEUR

Nous sommes au début du XIXe siècle, à l'aube d'une nouvelle société et de l'ère de la révolution industrielle. Les usines, les bureaux prennent possession des nombreux bâtiments religieux où ne plane plus que le fantôme d'une époque révolue. Le majestueux escalier au tapis rouge n'a d'autre fonction que de faire accéder la nouvelle bourgeoisie à la connaissance et aux arts.

Le nouveau propriétaire des lieux, Jean-Jacques Bourcart, est un grand industriel, philanthrope convaincu de la nécessité de la musique. Il fait construire un plancher à mi-hauteur du chœur de l'église. La partie inférieure devient une salle de répétition à destination des ouvriers auxquels il faut apporter une instruction musicale, jugée nécessaire à l'émancipation de chacun. A l'étage supérieur, l'arche est fermée par un mur en bois et un système de chauffage est installé. Une salle de concert est créée, opérationnelle toute l'année : dès lors, l'aventure musicale des Dominicains peut commencer. Et comme dans toute création, elle naît de femmes : trois femmes à la destinée hors du commun.

La première est Margarethe Schmuck, née en 1803 à Guebwiller. Elle devient l'une des plus célèbres divas d'Europe, habituée des cours dès l'âge de 26 ans. De son mariage avec le harpiste allemand Franz Stockhausen, elle a deux enfants, auxquels elle tient à faire connaître sa ville natale, dans laquelle elle se rend fréquemment.

C'est l'époque où Jean-Jacques Bourcart démarre des cycles de concerts au chœur supérieur : le concert inaugural de cette nouvelle salle de concert a lieu le 22 novembre 1838 sous la direction de Sigismund Neukomm, élève de Joseph Haydn. Il commence par l'ouverture de La flûte enchantée de Mozart.

Lors d'un de ses voyages d'affaires en Autriche, Jean-Jacques Bourcart avait rencontré le compositeur Karl Kientzl qu'il fit établir à Guebwiller pendant plusieurs décennies. Celui-ci y fonda plusieurs ensembles, dont un orchestre symphonique et plusieurs chœurs de grande notoriété.

C'est grâce au fils de Margarethe Stockhausen, Jules, devenu célèbre baryton spécialisé dans l'interprétation de Lieder, qu'entre en scène la deuxième femme qui marqua cette époque musicale : Clara Schumann. L'épouse du célèbre compositeur Robert Schumann accompagnait souvent Jules Stockhausen au piano et c'est ainsi qu'elle vint donner un concert aux Dominicains le 30 janvier 1858. Elle revint trois fois par la suite.

Les années 1850 marquent le début de la page musicale de Guebwiller, que les livres de musicologie citent comme un haut-lieu musical, au même titre que Cologne et Bâle. Cette aventure prestigieuse a connu un regain exceptionnel un siècle plus tard, à partir de 1959, sous l'impulsion d'un autre industriel guebwillerois, Alphonse Mader. Les concerts eurent lieu cette fois non plus au chœur supérieur, devenu le musée du Florival, mais dans la nef, à l'acoustique incomparable. Les plus grands artistes internationaux s'y sont produits : Rostropovitch, Petrucciani, Sviatoslav Richter, Jordi Savall, Barbara Hendricks, ainsi que des formations orchestrales et vocales de tout premier plan.

STATION - SACRISTIE

Jean-Jacques Bourcart imagine une nouvelle répartition du couvent, avec différentes affectations. À côté de la salle de concert et de la salle de répétition nouvellement imaginées, la nef devient tour à tour entrepôt, écurie, halle au marché. Les bâtiments conventuels sont attribués à son épouse, Climène, la troisième femme à marquer les Dominicains de son empreinte, puisqu'elle en fait un hospice.

Issue d'une famille d'industriels protestants, elle fait transformer la sacristie voûtée de l'ancien couvent en lieu de culte protestant, en 1836. Cette femme qui s'occupait de ses 13 enfants alors que son mari parcourait l'Europe pour ses affaires, eut une courte vie : elle mourut à l'âge de 36 ans.

La sacristie, ou chapelle protestante, comprend quatre voûtes en ogive. Les clés de voûtes sculptées sont les blasons de grandes familles seigneuriales locales, dont celle du comte d'Andlau. Les toiles sont d'Emile Bourcart, fils de Climène et ami d'enfance de Jules Stockhausen, qui étudia l'art à Paris et à Rome. Le fait que le peintre soit protestant explique que ne soient représentées que des scènes de la vie du Christ et non des scènes concernant les saints. On y voit notamment l'Adoration des bergers.

Pour autant, les résidents catholiques de l'hospice n'avaient pas été oubliés : ils avaient aussi leur chapelle, située juste à côté.

STATION - CHAPELLE NEOGOTHIQUE

Aménagée à la même époque que la chapelle protestante, la chapelle catholique de style néogothique occupe une partie de l'ancienne salle capitulaire où se réunissait la communauté des frères dominicains : elle arbore une voûte à clef retombante complètement factice, un autel ainsi qu'une concentration importante de statues.

Elle donne sur le cloître qui vous permet d'accéder au jardin, à l'entrée des Dominicains. Ce jardin médiéval est mis en musique par Vincent Villuis, compositeur en résidence. Ici, la musique est reine : du classique au jazz, de la chanson médiévale aux dernières recherches électroniques. Les Dominicains de Haute Alsace s'ouvrent également aux arts numériques propres à façonner une nouvelle spiritualité qui, si elle n'est plus mystique, reflète celle qui a marqué ce lieu dès son origine.